

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 37 (2013)

Artikel: Boules, sapins et traditions de Noël à Cœuve au XX siècle
Autor: Œuvray, Didier / Merçay, Jean-Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064522>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



L'entrée du galetas, par laquelle débutait l'exposition « Noël au galetas ». L'ordonnance des décorations plaçait d'emblée les visiteurs dans l'atmosphère de Noël. Photo Jean-Louis Merçay.

Boules, sapins et traditions de Noël à Cœuve au XX^e siècle

Ce n'est pas ici l'endroit pour détailler les rites de la liturgie catholique. Mais on ne peut cependant parler des traditions de Noël dans un village d'Ajoie, sans mentionner le rythme des fêtes religieuses et sans faire référence aux quelques connaissances qui nous restent des traditions préchrétiennes.

Car le solstice d'hiver est depuis longtemps, particulièrement dans les pays du Nord, l'occasion de fêtes où l'on célèbre les symboles de lumière, de vie, de victoire sur la mort et de renouveau. On peut évoquer notre sapin de Noël en le voyant arriver tel quel des pays du Nord où sa tradition remonte à plusieurs siècles, notam-

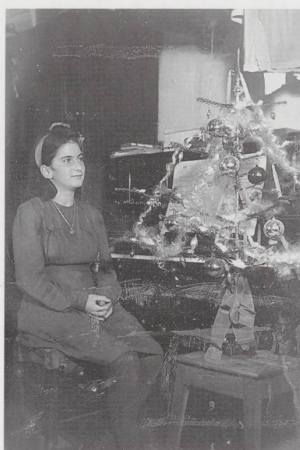
ment dans les pays germaniques. Mais on peut aussi y voir un nouvel usage du traditionnel mai local, dressé chez nous depuis la nuit des temps, pour célébrer des fiançailles, une naissance, une victoire ou encore pour orner le chemin des puissants. Dresser un mai de buis, de houx, d'épicéa ou de sapin blanc, mais toujours d'une essence à



↑ Crèche dans un foyer de Cœuve dans les années 30.
Photo Maurice Locatelli.

↗ Crèche de l'église paroissiale de Cœuve. Elle porte une signature.
Photo J. Hüsser Fils.

→ Près du sapin de Noël, à Cœuve, entre 1930 et 1940.
Photo Maurice Locatelli, Cœuve.



feuillage persistant, est bien antérieur à la naissance du Christ. Le sapin de Noël germanique et notre mai régional sont deux traditions qui se rejoignent sans aucun doute et qui expliquent qu'au début du XX^e siècle, dans notre contrée, on commence à dresser et décorer des sapins dans les foyers pour agrémenter le temps de la Nativité.

C'est dans les années 1930, que le sapin de Noël arrive à Cœuve, sur la pointe des pieds. Quelques voyageurs reviennent de France voisine l'esprit

marqué par un sapin vu chez des parents. L'usage se propage. Les foyers les plus généreux investissent dans l'achat de quelques boules et parfois d'un oiseau du paradis qui sera placé à la cime de l'arbre. On complète la décoration de quelques noix ou quelques pommes emballées dans le papier doré conservé d'année en année. Lorsque les cheveux d'ange ne sont pas à portée de budget, on dispose un peu d'ouate sur les branches.

Le sapin de Noël, considéré par le clergé catholique comme un symbole

païen, est très longtemps interdit d'église. Ce n'est probablement que vers le milieu du XX^e siècle qu'il entre dans celle de Cœuve (la couronne de l'avent, très populaire dans les régions protestantes, mettra encore plus de temps et attendra pratiquement la fin du siècle pour y trouver une place). Les sœurs de Saint-Paul sont semblerait-il plus ouvertes que les curés, puisqu'elles appellent « Arbre de Noël », déjà dans les années trente, la représentation qu'elles organisent, avec, comme artistes, les enfants en présco-



← Arbre de Noël entre 1930 et 1940 dans un foyer de Cœuve. Photo Maurice Locatelli, Cœuve.

↖ Sapin illuminé aux bougies à Cœuve, entre 1930 et 1940. Photo Maurice Locatelli, Cœuve.

↗ Décorations. Les deux glaçons et les deux cloches à droite sont faits en papier mâché. Photo Didier Cœuvray.

← Boules anciennes recouvertes d'écailles de poissons, de fabrication allemande (?) Photo Didier Cœuvray.

larité qui leur sont confiés. Dans un coin de la scène, se dresse, immanquablement le sapin de Noël. Il aura une seconde vie après le tomber de rideau. Les gamins du village se le disputeront pour le planter chez eux et y accrocher tout ce qui leur tombera sous la main.

Dans la première moitié du XX^e siècle, le sapin, comme la crèche sont décorés pour le 24 décembre, et pas avant. Les bougies, qui garnissent l'arbre, ne sont allumées que dès ce soir-là, de façon très parcimonieuse, en

présence des enfants ou des visiteurs. Il faudra attendre l'apparition des guirlandes électriques (dès les années soixante) pour que l'illumination du sapin se maintienne nuit et jour, s'étende sur plusieurs semaines et commence, en certains lieux, surtout les plus commerciaux, avant la Saint-Nicolas (6 décembre).

Tiens, la Saint-Nicolas! C'est un peu le prélude de Noël. Car à Cœuve, en ce début d'hiver, on reçoit quelques cacahuètes et parfois une mandarine, ramenées de la foire du petit-doigt à

Porrentruy. C'est une foire importante. Les jeunes y vont pour danser et lier des amitiés. Il paraît que c'est la raison pour laquelle on appelle la foire de Saint-Nicolas, la foire du petit doigt. Parce qu'ils sont nombreux à oser, ce jour-là et pour la première fois, tenir leur promesse ou leur amoureux... par le petit doigt! On y va encore à tout petit pas, en ce temps-là! De retour chez eux, les chalands ont de quoi glisser en cachette, au brave vieillard en tournée, un petit cadeau pour les enfants. Ceux des riches re-



Entrée du galetas (détail). L'armoire porte les initiales de Germain Chavanne, chez qui la messe était dite pendant le Kulturkampf. Photo Jean-Louis Merçay.

goivent un jouet. Ceux des pauvres, dans le meilleur des cas, une paire de chaussettes. C'est donc à la Saint-Nicolas que les parents gâtent leurs enfants par l'entremise du bon évêque de Myre (toujours accompagné du Père Fouettard, tout de noir vêtu, chargé lui, de verges et... de rappeler la discipline).

Ceci pour expliquer qu'à Noël, c'est davantage le rôle des parrains et des marraines d'offrir des cadeaux. Chaque petit espère bien, durant les semaines précédant la fête, s'entendre dire «tu viendras chercher tes étrennes». La majorité des familles étant regroupées au même lieu, la plupart des filleuls peuvent aller à pied chercher ce qui leur a été promis. Et alors, au jour de la Nativité, on assiste, dès après la messe, à un ballet d'enfants à travers le village (le même rituel se répète à Pâques – on va alors chercher «ses œufs de Pâques»).

Noël, chez nous, est, moins qu'en d'autres lieux, une occasion de faire ripaille. On mange peu le soir du réveillon, afin d'être à jeun pour aller à la messe de minuit et pouvoir y communier. Pas de grand menu non plus le jour de Noël. Même si on a droit à un bon dîner et, pour l'occasion, à une bûche, ce gâteau roulé, garni de crème au beurre et représentant un tronçon de branche. Les friandises se résument souvent à un pain d'épice collé d'une image, quelques pains

d'anis, un peu de chocolat et une orange.

La tradition liturgique fixe la naissance de Jésus le 25 décembre à 0 heure. C'est pourquoi, dans les églises, on célèbre une messe à minuit, le 24. A cette occasion, le santon de l'Enfant Jésus est amené en procession et déposé dans la mangeoire. Il y restera jusqu'à la Chandeleur, c'est-à-dire le 2 février. Comme à l'église, dans les foyers, «on fait la crèche», figuration à l'aide de santons de la Nativité du Christ dans une étable de Bethléem. L'Enfant Jésus, peu vêtu et couché dans une mangeoire, éveillé comme un enfant de quelques semaines, la Vierge Marie, vêtue d'un manteau bleu et d'un voile blanc, agenouillée et mains jointes, saint Joseph, portant la barbe et vêtu de brun, debout, tenant souvent une lanterne, un bœuf brun et un âne gris, sont les personnages principaux qui ne peuvent pas manquer. Des pâtres, jeunes et vieux, affublés de peaux de mouton, coiffés de feutres, pieds nus ou chaussés de sandales, complètent la scène. Ils jouent de la flûte, portent un mouton en offrande ou s'inclinent avec respect. Leur troupeau les accompagne. Souvent, un ange, accroché au toit de l'étable, porte une banderole avec l'inscription «Gloria in excelsis Deo». Le 6 janvier, jour de l'Épiphanie (et date qui correspond à Noël dans l'ancien calendrier julien), on ajoute les



Empilement de boîtes pieusement conservées par l'auteur. La majorité portent l'inscription Made in GDR (German Democratic Republic). Photo Jean-Louis Merçay.

trois mages, Melchior, Balthazar et Gaspard, portant l'or, l'encens et la myrrhe. Ils sont parfois escortés d'un chameau.

La crèche accompagne inmanquablement le sapin. On trouve dans certains foyers des crèches sans sapin, plus rarement des sapins sans crèche. Et évoquer le sapin, c'est évoquer les boules, ces sphères brillantes qui reflètent le scintillement des flammes qui les entourent. On oublie pourtant, très souvent, que les «boules» n'étaient pas toujours rondes, mais parfois oblongues, hexagonales, taillées comme des losanges ou des diamants, composées de deux ou trois sphères superposées, embellies d'une perle supplémentaire, creusées, décorées d'une image ou d'un ornement «ouatineux». Vous souvenez-vous des

champignons, des pives et des sapins; des moulins, des écoles, des petites maisons et des églises; des anges, des pères Noël et des bonshommes de neige? Aviez-vous des montgolfières, des bicyclettes ou des avions; des grenouilles, des biches ou des cerfs; des glands, des noix ou des fraises; des lampions, des cafetières ou des sacs à main; des pipes, des trompettes, des cors ou des guitares?

Une légende raconte que la boule de Noël naît de l'imagination d'un pauvre verrier allemand qui, n'ayant pas les moyens de se procurer les traditionnelles pommes rouges qui doivent orner le non moins traditionnel sapin de Noël dans sa région, fabrique des boules de verre qu'il peint en rouge. Ce qui est plus vraisemblable, c'est que les premières boules de Noël

commercialisées sortent, après 1850, des verreries d'Allemagne qui sont spécialisées dans la fabrication de perles de verre, utilisées en bijouterie. La perle gonfle et devient boule. Copiée par la suite en Tchécoslovaquie, en France, en Angleterre, en Autriche, en Russie, en Suisse, elle suit les modes. Biedermeier dans les années 1860-1880, elle est grande et brille, par le mercure qu'on a coulé en elle, en bleu, rouge, vert, or ou argent. Cette première technique, du verre «mercurisé» est rapidement remplacée pour des motifs de sécurité et grâce au développement de nouvelles technologies, par la solution d'argent. Dans les années 1900-1920, la boule devient Jugendstil et se rapetisse. Elle suit la tendance du retour à la nature de ces années-là, se transforme en fruits (surtout la noix) et passe au tout argenté, symbole des froidures hivernales. La couleur marque son retour dans les années 1930. Mais la guerre qui suit fait main basse sur les métaux. La solution d'argent ne peut plus être produite. On invente alors des «ersatz». On crée des ornements en papier mâché, en ouate et on décore des boules de verre avec des écailles de poisson pilées ou de mauvaises peintures. Après 1945, la production allemande connaît une rapide explosion grâce à l'exportation à travers le monde entier. Durant toute la guerre froide, l'Allemagne de l'Est continue



Crèche traditionnelle, avec les santons. Contrairement à la tradition, la vierge de ce tableau porte un vêtement rouge. Elle a appartenu à la famille Loetscher, de Cœuve. Photo Jean-Louis Merçay.

d'approvisionner les pays occidentaux, Etats-Unis compris. Les formes et les couleurs sont démultipliées par l'imagination des centaines de productions familiales. Mais rapidement le pouvoir communiste rationalise. Il faut supprimer les petites entreprises privées et fonder de grandes fabriques d'Etat. On doit produire plus vite et meilleur marché. C'est la disparition d'une multitude de formes propres aux petites fabrications locales. La standardisation ne nous offre bientôt plus que des boules rondes, moyennes ou petites. La chute du Mur provoque une renaissance de la grande variété présoviétique. Des investisseurs encouragent les familles à fouiller leur grenier et à retrouver les vieux modèles utilisés par leurs parents ou grands-parents. On assiste depuis le début du XXI^e siècle à une multiplication des sujets. On croit parfois à tort que certains sortent de l'imagination fertile

d'un «product developer» contemporain alors qu'ils ne sont que la réédition de formes du siècle précédent.

Au fil du XX^e siècle, économes, nos aïeux, en Ajoie comme ailleurs, ont conservé santons et décorations de Noël. Souvent dans des boîtes d'origine écornées, éventrées, tachées. Mais ces boîtes réveillent en ceux qui allaient les chercher dans leur cachette du galetas autant de souvenirs que l'éclat des guirlandes en fils d'argent, le mystère des boules à cœur de grenade, les blisters des pointes d'ornement, le plumet en fil de verre des oiseaux du paradis, les ailes en carton doré des anges ou des moulins, le tintement des clochettes, la lumière des bougies ou les étincelles des épis.

La passion pour ces témoins de la fête des fêtes couvait en moi depuis l'enfance. Je n'ai jamais consenti à ce qu'on se séparât dans la famille des décorations salies, brûlées, tachées de



La grande boule bleue exposée en bas au centre dans le « métra » (buffet de cuisine, en patois) est la plus vieille de la collection (1880, 1890). Photo Jean-Louis Merçay.

« chus » (suif de bougie, en patois) ou passées de mode. Mais il n'y a que quelques années que je me suis mis à fouiller réduits et vieux cartons et à courir vide-greniers et brocantes à la recherche de ces souvenirs, rarement objets de grande valeur ou exceptionnels, mais toujours porteurs d'émotion. Et si ce fut par défi personnel ou par jeu que j'exposai toutes ces trouvailles dans mes greniers, ce fut aussi pour me faire plaisir. Mais cette joie fut plus grande qu'espérée : quel bonheur que de voir briller les yeux de mes proches, de mes amis, de connaissances et d'inconnus, contemplant ces mêmes objets qui m'émerveillent depuis toujours !

Aujourd'hui, même si le galetas est toujours encombré de mille outils et ustensiles de chez nous, les boules sont (presque) toutes rangées. Je trouve le moment opportun (et je remer-

cie l'ASPRUJ de m'en donner l'occasion) d'évoquer ce temps où Noël était une fête religieuse que l'on célébrait le 25 décembre. On était à la maison, en famille, on s'agenouillait devant la

crèche pour prier. On allumait le sapin, mais on ne faisait pas grand tralala. En ce début de XXI^e siècle, on s'impose durant tout le mois de décembre les soupers de boîte et les repas de famille, la charge des achats et cent contraintes présumées. On démonte le sapin le 24 décembre avant de partir skier pendant les jours de congé et on « fête Noël », dans certaines familles... en novembre ! Quelqu'un a essayé de me convaincre : « Vous comprenez, c'est la seule façon d'avoir tout le monde. »

Plus on ouvre de tiroirs, plus il faut en refermer...

Cœuve, le 28 juillet 2013
Didier Cœuvray

Didier Cœuvray est né à Cœuve, en 1962. Cet économiste en entreprise ESCEA est contrôleur de projets pour l'achat de matériel roulant à destination du trafic voyageurs des CFF, à Berne.

Observateur passionné dès l'enfance de la vie locale, Didier Cœuvray est l'auteur de quelques articles dans les années 80, notamment sur la fête de Cœuve et sur les enseignes du village. Il a réalisé un inventaire des croix du village. Dans les années 90, il a organisé une première exposition d'anciennes photos au restaurant du Cerf. Cet amoureux des traditions populaires se revendique depuis toujours « collectionneur compulsif » d'objets liés à Cœuve et à la région.

Il porte un grand intérêt à l'arboriculture, aux arbres à haute tige, aux vieilles variétés de fruits, aux oiseaux, aux insectes, en résumé : à tout ce qui touche la nature.

À l'occasion de sa dernière exposition à domicile, « Noël au galetas », du 14 au 29 décembre 2012, il a ouvert « ses greniers décorés d'anciennes boules de Noël, de poteries de Bonfol et de trésors de la nature ». Avec patience, avec amour, avec un soin du détail dans l'agencement et un sens indéniable de la composition. Ce cadeau qu'il s'est offert pour ses 50 ans lui a pris trois ans de préparation et a rencontré un immense succès populaire – 1200 visiteurs.

Didier Cœuvray est membre du cercle généalogique de l'Ancien Evêché de Bâle.

Sa curiosité naturelle l'incline aussi aux voyages et à l'étude des langues étrangères.

Bref : un touche-à-tout de génie !

Jean-Louis Merçay